

Article 03 :

***La résistance anticoloniale banda dans le bassin de la Haute Kotto en Oubangui Chari :
portrait de Baram-Bakié de 1900 à 1925.***

Dr Jean-Bruno NGOUFLO
Enseignant Chercheur
Département d'Anthropologie
Université de Bangui
ngoulari111@live.fr

Submitted: 2019-07-19

valued: 2019-09-22

validated: 2020-06-11

RESUME

L'occupation de l'Oubangui-Chari par la métropole française ne fut opérée sans les révoltes des populations locales. La révolte de Baram-Bakié fut l'exemple typique et précurseur de la lutte contre la colonisation en Oubangui-Chari. Appartenant au clan Banda Vidri, et étant impliqué dès son jeune âge au trafic d'esclaves vers le Bar-El-Ghazal à la fin du XIX^{ème} siècle, il devint assez vite un leader rassembleur de nombreuses tribus Banda de la Haute-Kotto. D'abord il conduisit une série de mouvements guerriers contre les incursions esclavagistes menées depuis les sultanats de Senoussi au Nord et de Bangassou au Sud du Haut-Oubangui. Ensuite la pénétration française en pays Banda avait été réalisée sous les assauts victorieux de Baram-Bakié à Ippy en 1907. La bataille de Ndahaye en mai 1909 ferma l'épisode de l'aventure guerrière de Baram-Bakié vis-à-vis du colonisateur. Vaincu par son adversaire, il fut capturé et incarcéré à Libreville. Qui est Baram-Bakié ? Baram-Bakié devint-il un « icône » ou un « héros » de la résistance contre l'occupant ? Quel rôle a-t-il joué dans cette guerre contre le colonialisme français à cette époque ? Cet article vise à apporter quelques éléments de réponse à ce questionnement.

MOTS CLES : Résistance, Baram-Bakié, Oubangui-Chari, Banda, Haute-Kotto, colonisation.

ABSTRACT

The occupation of Oubangui-Chari by the metropolitan France was operated with the revolts of the local population. Baram-Bakié's revolt was the typical example, it was the precursory struggle against the colonisation in the Oubangui-Chari. He belonged to Banda vidri clan and he was implicated, when he was young, into the slavery traffic to Bar-El-Ghazal by the end of the 19th century, he quickly became a leader rallying point of many tribes Banda of the High-Kotto. First he conducted a series of war movement against the slavery incursions developed from the sultanates of Senoussi in the north of Bangassou and in the south of High-Oubangui. Then the french penetration in Banda region have been accomplished under the victorious assaults of Baram-Bakié in Ippy in 1907. The battle of Ndahaye in May 1909 ended the episode of war adventure of Baram-Bakié in front of the colonizer. Defeated by his adversary, he was captured and imprisoned in Libreville. Who is Baram-Bakié ? Did Baram-Bakié become en

« icon » or a « hero » of the resistance against the invader. What role did he play in this war against the french colonialism at that time ? This article aims at answering these questions.

KEYWORDS : Resistance, Baram-Bakié, Oubangui-Chari, Banda, High-Kotto, colonisation

Si cet article vous intéresse, vous pouvez le [télécharger gratuitement](#) ici.

INTRODUCTION

La dynamique de conquête coloniale des territoires situés au centre de l'Afrique entre la fin du XIX^{ème} siècle et début du XX^{ème} siècle était à l'origine d'après mouvements de résistance des populations autochtones. L'Oubangui-Chari¹, l'une des colonies françaises de l'Afrique Equatoriale, fut particulièrement le théâtre de diverses insurrections violentes et sanglantes. Trois de ces mouvements de révolte retiennent particulièrement notre attention. Il s'agit des mouvements de résistance : du sultan Senoussi dans le Dar-El-Kouti, de Karnou dans le Nord-ouest et de Baram-Bakié dans le Centre-Est.

En effet, dans le territoire du nord de l'actuelle Centrafrique, le sultan Senoussi sous l'ordre de Rabah fonda en 1890 son royaume à Ndélé, capitale du Dar-El-Kouti (Simiti, 2013). Senoussi fut accroître sa popularité et sa puissance militaire grâce aux nombreuses incursions esclavagistes dans le bassin de la Kotto et ses environs. Le fait marquant sa résistance fut l'assassinat de l'explorateur français Paul Crampel le 8 avril 1891, probablement sur instruction de Rabah. Considérant Rabah et Senoussi comme des résistants à la politique de pénétration coloniale française, la France décida de les combattre l'un après l'autre. C'est ainsi qu'après avoir tué Rabah en 1900 à la bataille de Kousseri au bord du lac Tchad, la troupe française stationnée à Ndélé lança l'assaut contre la résidence de Senoussi, assaut à l'issue duquel ce dernier et son fils Adoum furent assassinés le 11 Janvier 1911.

Un peu plus tard entre 1928 et 1931, le chef charismatique surnommé « Karnou² » connu de son vrai nom « Barka Ngaïnoumbey » prit la tête d'une insurrection de grande envergure connue sous l'appellation de « guerre de kongo-wara ». Partie de la Nana Mambéré, cette insurrection gagna la Haute-Sangha (actuelle Sangha Mbaéré à l'ouest de la Centrafrique) jusqu'à la frontière camerounaise. Les travaux de l'historien centrafricain Raphaël Nzabakomada-Yakoma (1986) et Jean Joël Brégon (1998) ont fourni une historiographie riche du soulèvement contre le colonisateur.

¹ D'après Jean-Joël Brégon (1998 : 19), le territoire de l'Oubangui-Chari (actuelle République Centrafricaine) est situé sur une plate-forme séparant les grandes cuvettes du Tchad et du Congo étendu jusqu'au bassin de la Bénoué-Niger au Bar el-Ghazel, autrement du massif du Yadé à l'ouest (1420m) au massif du Fertit à l'est (1400m).

² Selon Nzabakomada-Yakoma (1986 : 45) le terme « Karnou » signifie « celui qui ramasse la terre » qui « peut la rouler comme un objet » (telle une natte). Qualifié de « sorcier » par J.J. Brégon, Karnou disposa toujours entre ses mains deux bâtons de commandement : l'un est constitué d'une canne de bambou appelé chez les Gbaya « tikine » et d'un morceau de bois sous forme de manche de houe signifiant « Kongo-Wara ». Ces objets avaient dans la cosmogonie gbaya des vertus magiques et symbolisant aussi son pouvoir ou son autorité. La houe représente un instrument agricole mais en même temps un objet sacré.

Des mouvements de résistance³ précédemment citées, la résistance de Baram-Bakié dans le bassin de la Kotto entre 1900 et 1925 n'a presque pas fait l'objet de littérature en histoire ou en anthropologie. C'est dans cette perspective que nous voulons jeter un regard anthropologique sur les dimensions sociopolitique et idéologique de son insurrection. Les informations orales auxquelles nous avons eu recours pour compléter nos sources livresques, ne nous permirent pas de retracer avec exactitude l'histoire de cette révolte.

Cependant ces différents mouvements de révolte nous amènent à nous interroger sur les méthodes et les pratiques de la colonisation française en Afrique noire. Ces dynamiques conflictuelles constituent une réponse à la philosophie coloniale française basée sur la violence et l'exploitation. La colonisation⁴ était chargée de l'idéologie hégémonique occidentale sur l'Afrique noire. Celle-ci est fondée sur trois théories politiques (avec sous-bassement de la violence structurelle) à savoir : le travail forcé et l'impôt de capitation, le système de portage et l'exploitation méthodique des populations autochtones par l'instauration des Compagnies Concessionnaires (Nzabakomada, 1986 : 27). La militarisation des compagnies concessionnaires a été à l'origine de violences extravagantes telles que : « pillage à main armée, actes de brigandages méthodiques et dissimulation calculée des crimes ».

Il convient de remarquer ici que la méthode d'exploitation coloniale appliquée dans presque toutes les colonies de l'Afrique Équatoriale Française (A.E.F.) en général et de l'Oubangui-Chari en particulier avaient été faites au prix du sang et de la sueur des populations. Elle s'était également faite au mépris des pouvoirs traditionnellement établis, au nom d'un mensonge savamment monté par l'Europe et qui consistait à présenter les terres africaines comme des terres vacantes, parce que les Africains ignoraient la notion de la propriété privée. Cette double négation des réalités oubanguiennes n'allait pas être du goût des chefs qui, non seulement devaient défendre leurs populations, mais également leur pouvoir. Ce fut le cas de Baram-Bakié qui prit la tête de la résistance banda⁵ dans le bassin de la Haute-Kotto. Il y a lieu de dire que la

³ Andrea Ceriana Mayneri (2014 : 33-34) et Jean Joël Brégon (1998 :52-60) ont traité de façon succincte la question de la révolte de Baram-Bakié.

⁴ Cette analyse s'inscrit dans celle de Rolande Bonnain-Moerdijk (1972) qui abordait le diagnostic des rapports entre les pôles dominants (les métropoles) et les sous espaces dépendants (les colonies d'Afrique, d'Amérique et d'Asie). De façon diachronique, on distingue trois formes de colonisation en Afrique. En effet, la *paléocolonisation* fut le premier degré de colonisation. Celle-ci est marquée en Afrique par une expansion commerciale (mainmise des métropoles sur les réseaux commerciaux et l'appropriation des biens précieux tels que l'ivoire, l'or, le diamant, les parures, les objets d'art, etc.) et une conquête territoriale. Cette forme de colonisation couvre généralement la période de 1500 à 1750. De 1850 à 1950 naît l'*impérialisme colonial*. Il est caractérisé par une colonisation spatiale, politique et le découpage administratif des frontières des colonies d'Afrique. Enfin, entre 1945-1970, il s'est installé un processus de la décolonisation. Pendant cette période, l'Inde, l'Indonésie, l'Indochine et les pays africains acquièrent leur liberté et indépendance politique. De là s'établit la dernière forme de la colonisation appelée le néocolonialisme ou le colonialisme économique. Les économies nationales vont désormais intégrer le système de marché libéral mondial. C'est le début de l'ère de la mondialisation de l'économie. Pour elle, la colonisation est un phénomène mondial. Puisque ces effets directs dans l'équilibre socioculturel traditionnel et les relations dominants/dominés constituent un fait marquant l'histoire de l'humanité tout entière.

⁵ L'historiographie de la société Banda demeure encore mal connue en raison de la rareté des écrits scientifiques et même coloniaux. M. Basset, professeur de la Faculté des Lettres d'Alger écrivit à Toque Geogres (1904) en ces termes : « La population Banda était jusqu'ici inconnue. Tout ce que vous pourrez recueillir sur elle sera de bienvenu. ». Nous ferons recours aux quelques ouvrages et notes coloniales des Archives d'Outre-Mer de Provence. D'après le Révérend Père Daigre, le peuple Banda est situé au nord de l'Oubangui Chari sur la même

révolte banda menée par Baram-Bakié pourrait nous permettre de comprendre « la capacité de certains banda et de leurs chefs à se réinventer en dehors des cadres traditionnels et dans les nouvelles perspectives ouvertes par l'économie esclavagiste de l'époque et par l'arrivée des Européens dans la région oubanguienne » (Ceriana Mayneri, 2014 :34).

De tout ce qui précède, l'on peut se poser des questions suivantes : qui était Baram-Bakié ? Quels étaient les buts et les fondements de sa révolte contre l'impérialisme français dans la région de la Haute-Kotto ? Quelle signification peut-on donner à une telle résistance ? Notre article tente d'explorer à partir d'une recherche autobiographique d'archives et d'entretiens, l'ethnohistoire de la guerre menée par Baram-Bakié, figure de proue de la lutte anticoloniale à l'Est de l'Oubangui-Chari.

1- Baram-Bakié : jeunesse et ascendance

De son vrai nom « Bra-ngbaké », Baram-Bakié était né à Ngoulia dans la région de Yalinga sur les rives d'un cours d'eau appelé « *Gbanguita* » ; de père Makoua et de mère Ouyoumbrou (qui serait issue du groupe Nzakara). Très jeune, il devint rapidement un chasseur talentueux de buffle et d'éléphant. Son autorité s'étendait de village en village. En tant que célèbre marchand d'armes, il gagna de plus en plus de popularité dans la région. Selon l'ex-maire de la commune de Daouboutou, Joseph Panguéré :

Baram-Bakié serait né vers 1845 et aurait grandi dans son village natal de Ngoulia. Baram-Bakié dès l'âge de 10 ans s'était fait consacrer à « Ngakola ⁶ », rentrant ainsi dans le cercle des redoutables initiés de cette société secrète banda. Pour ses premiers exercices d'endurance, son père lui fit fabriquer une lance, des sagaies, des flèches et un arc indispensables à un chasseur aguerri. En vue de constituer l'embryon de son armée, Baram-Bakié procéda à des recrutements

latitude que les riverains du golfe de Guinée et sur la même longitude que les Libyens de la Cyrénaïque. Au XIXe et XXe siècles, l'expansion coloniale avait fait accélérer des contacts entre l'Occident et les nombreuses populations africaines. Les Banda se plaçant au carrefour des populations musulmanes du nord de l'Afrique et des Bantous du sud occupèrent le centre de l'Afrique Equatoriale Française : l'Oubangui-Chari. Les rives de l'Oubangui sont occupées par les Gbwaga, les Banziri, les Bouraka, les Sango, les Yakoma, les Nzakara et les Zandé, alors que l'intérieur est surtout peuplé des Banda et Mandja. Le pays Banda est situé sur le massif montagneux de la Bamingui, du Kouango, de la région de la Haute-Kotto et une partie du bassin du Chinko. Ayant longtemps vécu dans le Haut-Oubangui, les Banda avaient pu résister face aux trafics des humains (l'esclavage) pratiqués par les Arabes du Dar-Four vers le XIXe siècle. Par ailleurs, Pierre Kalch (1992 : 94), s'appuyant sur Arkel et Macmichael, spécialistes du Darfour, a de son côté précisé que « les Banda sont des anciens habitants du Darfour et occuperaient la région du Dar Fertit avant de migrer dans la vallée de la Haute-Kotto ».

⁶ Selon Antonin Marius. Vergiat (1981 : 128), dans la cosmologie banda : « le Ngakola est un esprit, il est invisible et il voit tout, il est partout et sait toutes choses ». Il est dévoué à un culte des ancêtres pour éduquer les jeunes à une vie sociale responsable. « Ngakola » était une société secrète chez les Banda à partir de laquelle les non-initiés sont tenus à acquérir les « puissances occultes ou mystiques » avant de réintégrer la société. Dans cette « société secrète », on pratiquait un rite initiatique à l'issue duquel les novices ayant déjà subi les rites de passage (la circoncision pour les garçons et l'excision pour les filles) étaient initiés par un maître aux lois de leur secte : épreuves physiques et morales très dures, langue et chants, obéissance et conservation absolues des secrets, etc. D'après Andrea Ceriana Mayneri (2015 :79), l'association secrète « Ngakola » n'est pas à dissocier du « Maoro » et « Kudu ». Le « bada » étant le camp d'initiation et les novices ayant subi l'initiation sont appelés « semalis ». A ce propos, A. M. Vergiat (1992 : 94) avait noté que : « tous les Banda vouent un culte à Ngakola, qui est un mânes et qui est distinct des diverses divinités et génie de la mythologie banda. Les sociétés d'initiation, dites « semali », qui utilisent une langue particulière, sont aussi appelées des sociétés de Ngakola.

Pour citer cet article : NGOUFLO J.B., « La résistance anticoloniale banda dans le basin de la Haute Kotto en Oubangui-Chari: portrait de Baram-Bakié de 1900 à 1925 », *Annales de l'Université de Bangui*, série A, n° 12, juin 2020, www.credef-ub.org/

parmi les Banda-Vidri, les Sara, les Kreich et les Pkala de la région de Yalinga. Il ne disposait que, pour les combats, d'armes traditionnelles telles que : lances, sagaies, flèches et arcs, etc. Ses victoires dans les combats contre les Nzakara de Bangassou, les Zandé de Rafai, les Mahdistes du Soudan et les soldats de Senoussi, lui permirent d'augmenter progressivement son arsenal de guerre.

S'agissant de ses qualités guerrières, le capitaine Jules Jacquier décrivit Baram-Bakié comme : « un chef énergique, féroce même, intelligent et rusé qui fut un ancien lieutenant du sultan Bangassou avec qui il s'en est pris » (Brégon, 1998). De leur côté, les Linda le qualifiaient « l'homme au teint cuivré » ou encore « l'homme redoutable ». Sans doute, il s'agissait d'un puissant chef de guerre doué d'une intelligence exceptionnelle et qui savait surprendre ses ennemis. Après avoir longtemps coopéré avec les esclavagistes du Bar-El-Ghazal dans les années 1890 et 1892, Baram-Bakié décida d'ériger sa « zériba », une sorte de quartier général d'abord à Mouka. Il aurait été probablement au service des marchands du Nil. Il servait d'interprète et d'intermédiaire dans les transactions grâce à la maîtrise de la langue arabe. Il se faisait payer ses services contre armes et munitions.

Baram-Bakié, homme de guerre, avait une parfaite connaissance des types d'armes qui entraient dans les transactions avec ses partenaires. Sa curiosité lui permit de connaître aussi les techniques de guerre de ses adversaires qui étaient les Nzakara, les Zandé et les « Bazinguers⁷ » de Senoussi. Ce contact avec les sujets arabisés lui permit, en plus, de maîtriser la technique de construction d'abri fortifié appelé « zériba ». Ces fortifications ainsi que les tranchées lui furent d'une importance capitale dans la guerre qui l'opposa aux agresseurs français et au sultan Senoussi. Au-delà d'un chef de guerre réfractaire et hostile à l'autorité coloniale, Baram-Bakié fut perçu par ses concitoyens comme un « rassembleur » des clans bandas de la région de la Haute-Kotto.

2- Baram-Bakié et l'échec de constitution d'une entité politique banda

Devenu militairement puissant, Baram-Bakié contracta des alliances ou encore des pactes de sang⁸ avec plusieurs tribus bandas telles que : Bria, Tangbago, Ouassa, Sabanga, Togbo, etc. Dans la mémoire collective locale banda, ces alliances avaient été et continuent encore de nos jours à servir de fondement de la paix intercommunautaire et de la cohésion sociale. Fort de celles-ci, Baram-Bakié repoussa toutes les incursions esclavagistes⁹ du sultan Senoussi, à qui il ne versa d'ailleurs aucun tribut. Selon Honoré Kongbo (1983) des sanglants affrontements eurent lieu entre les troupes coalisées de Baram-Bakié et l'armée senoussiste à Mouka¹⁰. Baram-Bakié avait une vision politique, celle de fédérer tous les clans et les tribus bandas, dans

⁷ Ce sont des esclaves incorporés dans l'armée de Senoussi et qui combattaient à ses côtés.

⁸ Selon les témoignages de nos informateurs Balakouzou Maurice et Kolaga Thomas, les Banda Bria étaient bel et bien les premiers occupants de la région de Bria. Baram-Bakié qui fut le chef des Banda Vidri aurait signé avec les Bria (avec leur chef Opo) un pacte de sang ainsi que les autres groupes Tagbago, Togbo etc. c'était dans ce contexte que Baram-Bakié aurait su constituer sa véritable armée de résistance.

⁹ Le capitaine Jean Julien Modat cité par le Révérend Père Charles Tisserant (1955 : 18) avait assisté à une razzia sur Bria en 1909 par un chef de guerre de Senoussi. Il témoigna que « parti avec 400 fusils, celui-ci vida un certain nombre de villages des Banda Linda : il y eut un millier de tués ; 600 hommes furent mis à la corde et reprirent le chemin des esclaves ».

¹⁰ Nous ne disposons pas de documents sur la bataille de Mouka.

un véritable « Dar Banda » qu'il contrôlerait dans le Centre-Est de l'Oubangui-Chari. Mais un projet aussi ambitieux ne pouvait point se concrétiser pour plusieurs raisons :

- Primo, Guimendego Maurice (1995) avait émis un « doute radical » sur les prétendus mérites « fédérateur » de Baram-Bakié, réputé plutôt « despotique », présumé fondateur d'un « empire banda » allant de Ndélé à Ouadda en passant par Yalinga, Bria, Bambari jusqu'à l'Oubangui. Toutefois ce dernier n'avait pas donné des explications de son doute concernant le projet de Baram-Bakié.
- Secundo, politiquement, les tribus bandas étaient des sociétés segmentaires sans un pouvoir centralisé. c'est pourquoi Coquery-Vidrovitch (cité par Ceriana Mayneri : 2014 : 33) déclara que : « au début du XX siècle, pris entre les derniers raids esclavagistes des sultanats du nord, le danger que représentaient les royaumes zandé et nzakara du sud et la nécessité de faire face aux populations Manza et Gbaya de l'ouest, les Banda étaient, comme d'autres groupes voisins, fragmentés et disséminés en des villages dépourvus d'organisation centrale susceptible de résister aux exigences sans cesse des missions de pénétration ».

Ce manque de cohésion faisait que les tribus bandas étaient perpétuellement en conflits et constituaient une proie facile pour leurs adversaires. Soulignons que les alliances n'étaient pas nouées de manière pacifique mais plutôt sous l'influence de la tribu vainqueur. Toutes les tribus avaient eu à livrer des combats puisqu'en quête d'indépendance et de mieux être. Elles combattaient entre elles pour se procurer femmes et esclaves. Ce constat avait aussi été fait par Georges Toque (1904 : 2) lorsqu'il évoquait que le groupement Banda n'avait aucune cohésion et que souvent les tribus étaient en guerre les unes contre les autres ; c'était ainsi que les Batanga luttèrent contre les Moruba. Ce manque de coalition avait fait que les Banda ne pouvaient résister efficacement aux attaques des marchands musulmans, en provenance du Soudan, qui étaient mieux organisés et nantis d'armes de guerre sophistiquées.

3- Baram-Bakié face à la pénétration coloniale française dans le bassin de la Kotto

A partir de 1901, Baram-Bakié quitta Mouka pour s'installer sur la rive droite de la Kotto, proche de Bria¹¹. Baram-Bakié faisait des transactions commerciales fructueuses avec la Société Concessionnaire « La Kotto ». Il lui fournissait du caoutchouc et de l'ivoire. En contrepartie, il recevait des armes et des munitions.

En 1904, le capitaine Victor Mahieu le découvrit à la tête de 200 guerriers dont certains étaient armés de fusils à tir rapide, dont l'utilisation était réservée aux seules autorités coloniales. A cette époque, les services du chef vidri étaient convoités par les sociétés concessionnaires « La Kotto », et la Compagnie du Kouango Français (CKF).

En 1906, les missions commerciales s'intensifièrent dans le bassin de la Kotto provoquant ainsi l'inquiétude chez Baram-Bakié. La présence des colons français était pressentie par Baram-

¹¹ D'après notre informateur Balekouzou Maurice, le terme « Bria » proviendrait de ce qu'Opo chef traditionnel Banda Bria aurait répondu à une question que lui aurait posée un explorateur sur le nom de cette localité. Celui-ci répondit en langue Banda « *Mbré ya* » qui signifie en français « pourquoi ? ».

Bakié comme une menace sur son pouvoir. Une émeute éclata à Bria. Baram-Bakié fut alors convoqué puis arrêté par le Sergent Jules Schleiss, avant d'être aussitôt libéré. Cette affaire était perçue par Baram-Bakié comme un abus de pouvoir et une atteinte à son autorité. Par conséquent, il lança un appel au massacre des Blancs, au pillage des Factoreries à Bria, à Mouka et à Ippy. Certains chasseurs locaux au service des agents concessionnaires, furent arrêtés et désarmés. Il alla jusqu'à prendre aussi la décision d'interdire la chasse aux éléphants dans ce qu'il considérait comme sa zone de juridiction. Dès lors, l'autorité coloniale se rendit compte que Baram-Bakié constituait une sérieuse menace pour les intérêts français dans le bassin de la Kotto. Le chef Vidri et ses partenaires européens, faut-il le souligner, se produisit à un moment où les échanges commerciaux avec la société « La Kotto » lui permettait de dégager des plus-values. Mais malheureusement le climat des affaires s'était vite dégradé, cédant la place à la méfiance réciproque. Aussi les Français ne voyaient pas d'un bon œil le renforcement des liens commerciaux entre Baram-Bakié et les marchands d'esclaves venus du Soudan égyptien et c'était dans ce contexte que les hostilités s'envenimèrent. Baram-Bakié décida de quitter Bria pour se tailler un petit sultanat chez les Linda dont certains chefs étaient soumis à son autorité. Il s'installa à 500 mètres de la Compagnie du Kouango Français à Ippy.

4- La bataille d'Ippy sous l'égide du Capitaine Jules Jacquier

Jean-Joël Brégon (1998) avait pu décrypter avec beaucoup de minutie ce qu'il appelait les « oubliés de l'Oubangui-Chari ». Il s'agit de certains administrateurs coloniaux ainsi que les tenants de certaines révoltes anticoloniales tombés dans les oubliettes de l'histoire. Il décrivait dans les détails l'intervention militaire du capitaine Jacquier contre Baram-Bakié dans la région d'Ippy. Le capitaine Jacquier fut le commandant de la 4^{ème} compagnie de tirailleurs stationnés à Mobaye à partir de 1906. Il fut à l'origine de plusieurs opérations militaires contre Kamoun, le fils du sultan Senoussi (Simiti 2013) mort en 1911 ainsi que Baram-Bakié.

Le tout premier incident eut lieu sur le permis de la Compagnie du Kouango Français (CKF) qui possédait plus de 30 000Km² dans le Haut Oubangui¹². Le 21 mars 1907, suite à un accrochage avec les guerriers de Baram-Bakié, le sergent Schleiss et deux de ses gardes Yakomas étaient tués et Maitrât, le gérant de la Factorerie du Kouango Français pris en otage. Du 2 au 3 avril, le capitaine Jacquier quitta Mobaye pour Ippy où il arriva le 13 avril, via Bambari, avec une trentaine de tirailleurs et de porteurs. Etant, vraisemblablement bien informé de l'arrivée de la colonne de Mobaye, Baram-Bakié décida de se retrancher chez son beau-père et gendre Ngakou en pays Linda. Le 14 avril, le combat éclata entre la troupe de Jacquier et celle de Baram-Bakié. Le bilan était lourd : 50 morts dans les rangs vidri contre trois tués et six blessés côté troupe coloniale. Du 3 au 5 mai, eut lieu des pourparlers¹³ entre Jacquier et

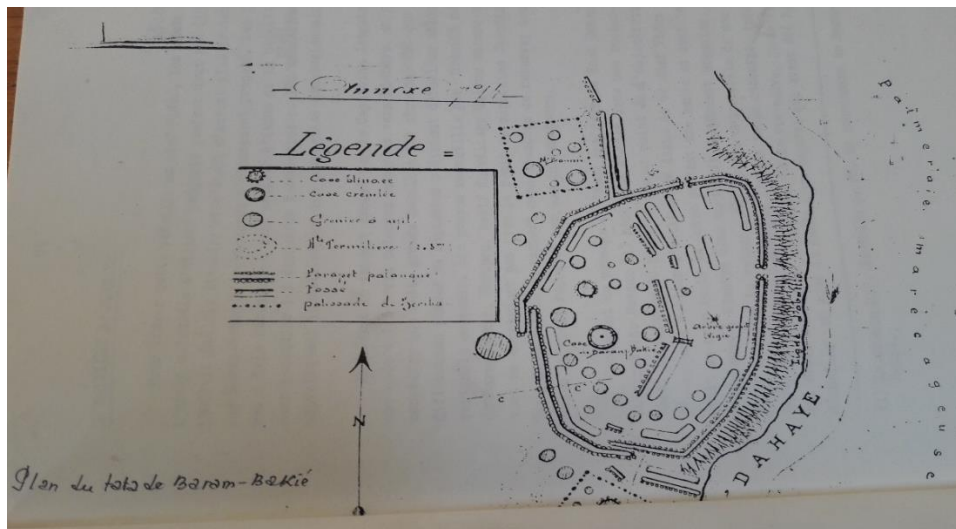
¹² D'après Eric de Dampierre (1967 : 49), le haut-Oubangui comprend un vaste territoire allant du poste de Bangui jusqu'au Bar-El-Ghazal avec comme chef-lieu Mobaye et constitué de trois régions : région Nzakara, région Zandé et région du Bar-El-Ghazal.

¹³ Guimendego (1995 : 45) retrace les négociations entre les deux protagonistes. Jacquier réclame la restitution sans condition des armes obtenues lors de la rançon sollicitée contre la libération de Maitrât ainsi que sa présence au camp de Guioua. Baram-Bakié refuse d'obtempérer aux injonctions de son adversaire. Alors conscient de ses moyens limités pour le faire soumettre et de cette fin de non-recevoir de ce dernier, Jacquier prit la décision de cesser les hostilités contre Baram-Bakié.

Baram-Bakié à l'issue desquels le second aurait rendu l'arme du sergent Schleiss. Dans son rapport, Jacquier fit porter la responsabilité de la mort de son compatriote aux agents de la Compagnie du Kouango Français qu'il accusa de complicités dans cet incident, car ils auraient trahi leurs positions aux ennemis Vidri. Il les soupçonna également de développer, avec Baram-Bakié, la contrebande d'armes et de munitions ainsi que le trafic humain, y compris de femmes.

La cause de ces affrontements d'Ippy était due au fait que Maitrât (agent de la société du Kouango Français) considérait Baram-Bakié comme un danger pour les intérêts français, en raison de son cynisme et de son agressivité à l'égard des Linda, véritable réservoir de main d'œuvre. Maitrât avait donc incité le sergent Schleiss¹⁴ à monter une opération de police contre le chef Vidri. Mais ne voulant pas s'engager dans une telle aventure en raison de ses moyens militaires limités, le sergent Schleiss se rétracta dans un premier temps. Finalement, il finit par céder sous la pression de Maitrât et lança cette offensive guerrière contre le repère fortifié de Baram-Bakié appelé « zériba¹⁵ », attaque à l'issue de laquelle il trouva la mort.

Figure 1 : Plan du camp fortifié de Baram-Bakié d'Ippy



Source : Kongbo Honoré (1983)

¹⁴ Le combat n'a duré qu'une dizaine de minutes. Le bilan des affrontements faisait état du sergent Schleiss tué et deux Yakoma abattus, deux blessés et ainsi que la saisie des armes (une carabine Lebel et le fusil de Maitrât). En venant sur le champ de bataille réclamer les dépouilles de ses soldats, Maitrât fut immédiatement pris en otage. Léopold Royet, gérant adjoint de la CKF engagea des pourparlers auprès des Vidri qui exigèrent une rançon composée de 3 fusils Gras, 110 cartouches, 3 fusils de traite, 2 touques de poudre, 1 caisse d'étain, 20 pièces d'étoffe et quelques pacotilles.

¹⁵ La résidence de Baram-Bakié d'Ippy abritait environ sept à huit cents habitants et est constituée de plus de cinq cents cases en pisé, « blindées » avec terre battue, percées de petits trous et entourées de palissades. Au centre se trouvait la maison du chef vidri protégée par un marigot profond et boueux. C'était un vaste « tata » circulaire comprenant une dizaine de solides cases rondes dont une est construite à l'« européenne » protégée par une double enceinte. Cet habitat était fait de « hautes palanques crénelées avec d'épaisses levées de terre » dans lequel pouvait s'amasser toute une population en cas de combat. Le R. P. Charles Tisserant (1955 : 15) définissait le « tata » comme un style d'habitat rudimentaire des populations du Soudan, formé de rondins dressés l'un contre l'autre, fixé àprement au sol. Le « zériba » fut une forteresse et un magasin type des marchands d'esclaves servant de protection en cas de guerre.

D'après le capitaine Jacquier, Baram-Bakié disposait de 23 fusils Gras, 11 Albini, 150 à piston et 120 à pierre ; il possédait aussi des moules à balles et des machines à réamorcer et à calibrer. Tout cet arsenal lui avait été fourni par la Compagnie du Kouango Français. La controverse dans cette affaire venait du fait de la militarisation à outrance de Baram-Bakié, qui pour le colonisateur apparaissait tantôt comme un partenaire sérieux et tantôt comme un ennemi.

5- Baram-Bakié, auxiliaire des Compagnies coloniales françaises

Maurice Guimendégo (1995) pointa du doigt les liens ambigus qu'entretenait Baram-Bakié avec les factoreries de La Kotto¹⁶ et du Kouango Français. À l'orée de 1904, Baram-Bakié était devenu un partenaire commercial incontournable dans le Bassin de la Kotto, en raison de son influence économique et militaire dans la région. Sur convocation du capitaine Mahieu¹⁷ à Bria, le chef vidri se présenta flanqué de 200 guerriers dont une vingtaine armés de fusils à tir rapide. Une démonstration de force, pouvait-on dire, qui inquiéta l'administration coloniale.

Alfred Blanpain, Directeur de la Compagnie du Kouango Français et Marc Constançon (sujet belge) firent don au chef de guerre Banda vidri de 12 fusils Gras avec munitions contre la promesse de le voir se retirer du Bassin de la Kotto. Par conséquent, Baram-Bakié céda et décida de quitter la région de Bria pour s'installer à Ippy. Il y établit la capitale de son empire et régna en maître, grâce à ses troupes dont le nombre ne cessa de croître au fil des territoires conquis. Le capitaine Jacquier avait fait état de nombreux cas d'incidents criminels, d'assassinats d'un certain nombre de tirailleurs et travailleurs armés par le chef vidri. Aussi, avait-il fait état d'une grande diffusion d'armes et de munitions par les factoreries, ce qui avait comme conséquence, l'accroissement de l'arsenal et le renforcement du pouvoir militaire de Baram-Bakié. En tant qu'interlocuteur crédible, il devint l'homme de main de la Compagnie du Kouango Français qui ferma les yeux sur le pillage des villages lindi et toutes les « basses besognes » criminelles ainsi que le recrutement forcé des porteurs pour le transport des marchandises. Il lui incombait aussi de « châtier » les villages insoumis aux exigences des agents de la factorerie. Ses velléités guerrières et les violences tous azimuts occasionnèrent la fuite des populations, notamment Linda, vers d'autres régions voisines. En raison de la terreur et des violences de grande envergure du leader vidri, les populations ne produisirent plus de caoutchouc. Maitrât, inquiet de la situation, informa son directeur Blanpain d'une éventuelle faillite de la Société du Kouango Français. Pour Maitrât, Baram-Bakié devint l'ennemi dont il fallait se débarrasser à tout prix. Il était incompréhensible que les colons continuent d'octroyer des armes à un personnage ambivalent qui peut changer de comportement à chaque instant.

¹⁶ D'après Kongbo Honoré (1983 : 55) suite à la découverte du pays Banda par le Lieutenant Henri Bos et de Pierre Prins venant de Rafaï, ils se rendirent compte que le commerce était prospère et l'agriculture bien développée. À l'issue de ce passage des premiers explorateurs français, une mission commerciale fut conduite par Cacha, qui visita Bria et prit contact avec Baram-Bakié. En voulant protéger leur commerce, les Français décidèrent d'installer officiellement la société « La Kotto » en 1902 à Bria. En 1903, Le capitaine Mahieu avait signé un accord avec Baram-Bakié, seul interlocuteur légitime et indispensable. Par l'entremise de cet accord la liberté du commerce était donnée aux Français, l'autorité et la légitimité de Baram-Bakié étaient donc acquises. Nous n'avons pas eu connaissance de cet accord entre Mahieu et Baram-Bakié faute de documents.

¹⁷ Il fut le commandant de la région Haut-Oubangui.

6-Les impacts de la guerre d'Ippy dans la région du Centre-Est

Les événements survenus à Ippy ont eu des incidences à tous points de vue. Sur le plan politique, c'était la période de début de l'occupation du pays par l'autorité coloniale. L'administration avait du mal à connaître le territoire ainsi que les communautés qui s'y trouvaient à cette époque. Cela avait rendu difficiles les opérations militaires engagées contre les populations encore réfractaires à l'administration française. Ce fut le cas des difficultés matérielles rencontrées dans la constitution et le déploiement de la colonne de renfort sous les ordres du Capitaine Jacquier depuis la région de Mobaye. Sur le plan économique, les sociétés concessionnaires du Kouango Français et de l'Ouham-Nana se disputaient le bassin de la Bamba au détriment de l'entreprise de la pacification du territoire du Haut-Oubangui. On nota une rareté des postes administratifs, la longue distance qui les séparait rendant beaucoup plus délicates les missions d'exploration de cette contrée Est-oubanguienne. Sur le plan juridique, la militarisation de Baram-Bakié suscita alors une poursuite des responsables des sociétés concessionnaires de La Kotto et du Kouango Français, en l'occurrence Constançon et Blanpain. Ils étaient reconnus coupables de la vente d'armes prohibées devant le tribunal de Mobaye, et jugés à un an de prison et 2000 F d'amende. Il en ressortit une contradiction dans l'administration coloniale ; en effet, face au puissant lobby financier que représentent les concessionnaires et les agents du commerce libre, l'œuvre politique se trouva ainsi sacrifiée sur l'autel des valeurs (Guimédegou, 1995) au profit des intérêts mercantiles. Ces actionnaires avaient opté pour une logique de l'accumulation du capital quitte à mettre à mal la politique de l'occupation envisagée par l'autorité coloniale à cette époque.

7-La bataille de N'Dahaye en 1909

Il avait fallu deux ans de préparation de l'offensive contre le chef vidri Baram-Bakié retranché dans sa forteresse à N'Dahaye. Replié à proximité du sultanat de Bangassou au Sud, Baram-Bakié voulait compter aussi sur un possible soutien de son ancien allié Bangassou. Les hostilités avaient commencé le 10 mai 1909. Le capitaine Jacquier composa au moins trois colonnes sous le commandement des Lieutenants Pierre de Maynard, Maurice Martin et Paul Coulbois. Denis M.E. et Viraud R. (1931) ont retracé avec plus de précision les opérations militaires¹⁸ contre Baram-Bakié dans la région de la Kotto. Entre 1906-1907, suite à son forfait contre la factorerie d'Ippy, Baram-Bakié, battu pour une première fois à Yangou, s'échappa avec une partie des Linda acquis à sa cause et disposant d'au moins 400 fusils. Il se construisit un nouveau « tata » au confluent de N'Dahaye et de Baïdou.

Le 1^{er} janvier 1909, Emile Merwart, Lieutenant-Gouverneur de l'Oubangui-Chari-Tchad instruisit le capitaine Jacquier, commandant la région de Mobaye, d'explorer la vallée de la Kotto et du Kouango et de détruire les positions de Baram-Bakié où était prévue la création des postes de Bria et de Bambari. La végétation et les cours d'eau rendaient difficile les opérations de reconnaissance et d'exploration de cette contrée encore inconnue. Dans sa progression, la colonne se heurta à un sérieux obstacle : le type d'habitat. Les villages des Banda, Ngbugu,

¹⁸ Kongbo (1983) a remarquablement décrit en détail les assauts contre Baram-Bakié.

Langba et Linda étaient constitués de cases étendues sur de vastes superficies rendant aléatoire toute la stratégie d'encerclement. A cela s'ajoutait aussi la résistance de certaines populations bandas (notamment les Ngbugu et les Yackpa) face au passage de la troupe coloniale de Mobaye¹⁹ et tout le long du bassin de la Kotto. La colonne de combat s'installa sur la rive de la Baïdou à 4 kilomètres du sud-ouest du village de Baram-Bakié.

Le 09 mai 1909, des missions de reconnaissance et de renseignement furent effectuées pour s'assurer de la faisabilité de l'attaque. Le matin du 10 mai, la colonne se mit en route et traversa la Baïdou. A 8h 45 min les dispositions de l'assaut furent prises : au centre le groupe A placé sous les ordres du capitaine Jacquier et du lieutenant Martin, à droite le groupe C du lieutenant de Maynard et à gauche le groupe B du lieutenant Coulbois. Suite à un échec des pourparlers, le capitaine Jacquier donna l'ordre de l'assaut. Ce combat d'une extrême violence était la preuve que la valeur militaire de l'ennemi n'était pas à minimiser. Denis et Viraud (1931 : 186) rapportèrent que :

Abrité derrière des défenses extraordinairement fortes, l'ennemi ouvrit un feu violent [...], la réserve fut appelée pour renforcer les groupes A et B particulièrement éprouvés et une demi-section commandée par le sergent Delage se porta dans la direction d'où débouchait la contre-attaque [...] ; il était midi, le groupe Martin se rua à la baïonnette dans l'intérieur du tata qui, en quelques minutes...».

Le groupe A était gêné dans sa progression par l'incendie d'un village. Le Lieutenant Coulbois du groupe B avait trois blessures dont l'une à la cuisse l'empêchant ainsi de rester aux commandes de sa troupe. À 11 h 45 min, le lieutenant Martin appuyé par ses tirailleurs, pénétra dans le tata. Cependant, au sud du camp surgit une contre-attaque sanglante. Les Vidri évacuèrent progressivement le sanctuaire et franchirent la N'Dahaye pour prendre la route de Lindao²⁰. De son côté, le sergent Léon Delage rencontra une résistance dans sa progression et tomba après avoir reçu une balle en pleine poitrine.

Le bilan²¹ des affrontements était assez lourd. Plus d'une centaine de morts (150 environ) du côté de Baram-Bakié, 156 hommes hors de combat, 76 femmes et enfants produits de différentes razzias furent abandonnés dans le tata. Du côté de la troupe coloniale, on dénombra 4 tirailleurs tués, un officier et un sous-officier grièvement blessés et 17 tirailleurs blessés. Étant parfaitement averti de jour en jour par les Nzakara, Baram-Bakié avait pris les dispositions nécessaires pour mieux ériger et organiser sa résistance. Ce fut la bataille la plus sanglante et meurtrière. Le capitaine Jacquier reconnaissait en ces termes la violence du combat : « Les Vidri répondent par une fusillade nourrie et bien ajustée, à laquelle se mêlent des hurlements de toute la population massée dans le tata et sur la lisière du bois ²²».

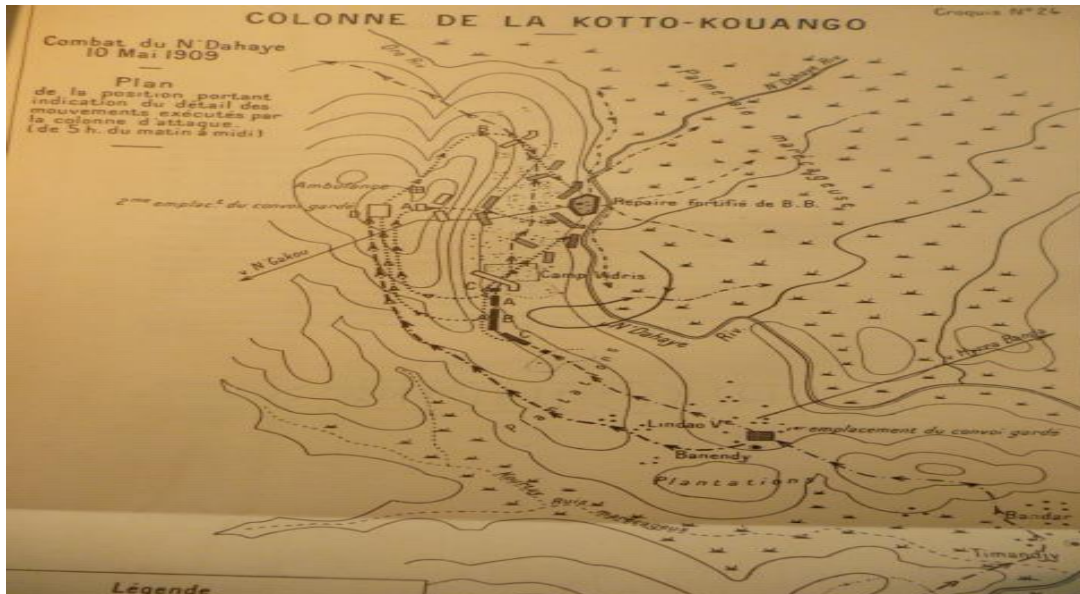
¹⁹ La colonne avait parcouru presque 373 kilomètres de Mobaye à Ippy.

²⁰ Il s'agit de la sous-préfecture d'Alindao actuelle, au Sud de la Basse-Kotto.

²¹ Le bilan n'est pas homogène du tout. Kongbo Honoré (1983) dans sa recherche affirmait qu'à la tombée de la nuit, le capitaine Jacquier avait donné un bilan de plus de 150 morts dans le rang des Vidri contre 4 morts et 17 blessés du côté de la troupe française, ce qui n'est pas tout à fait exact.

Baram-Bakié avait pris lui-même la direction des opérations militaires à l'intérieur du fortin en exaltant ses guerriers à se battre jusqu'aux dernières gouttes de leur sang. Il disposait d'environ 500 hommes (Guimendego 1995 : 99) prêts à en découdre avec l'ennemi. Mais sous la puissance de feu de ce dernier, le fortin fut progressivement évacué par la troupe du Chef vidri.

Figure 2 : Plan du tata de Baram-Bakié à N'Dahaye, 10 Mai 1909



Source : Denis M. E. et Viraud R., (1931 : 189)

Les tirailleurs prirent d'assaut l'intérieur et le mirent à sac. Pour certains, il était blessé, pour d'autres le Chef vidri était sorti indemne de ce combat. Baram-Bakié était introuvable, ce qui rendait le capitaine Jacquier plus furieux. Il décida alors de rester à Yarabanda pour empêcher le réarmement de celui-ci par ses alliés nzakara. Ainsi donc, les opérations militaires contre le Chef vidri furent momentanément suspendues.

8- Reddition de Baram-Bakié

Suite aux affrontements de Ndahaye, les Vidri continuèrent une guérilla qui devenait en quelque sorte une guerre d'usure pour la troupe française. Une véritable chasse aux Vidri et leurs alliés fut instaurée sous les ordres du lieutenant Arnould, le Chef de subdivision de Bria. Les 6 et 11 juillet 1909, Yapendé et Tioussa respectivement frère et sœur de Baram-Bakié furent arrêtés. De nombreux alliés des Vidri étaient traqués et jetés en prison par l'administration coloniale. Pour mettre un terme à la souffrance de ses partisans et notamment les membres de sa famille, Baram-Bakié décida de se rendre au lieutenant Arnould le 9 septembre 1909, soit au moins 5 mois après la bataille de N'Dahaye. Sur ordre du capitaine Eugène Devaux, le lieutenant-gouverneur Fourneau ordonna son arrestation. Amené sous escorte à Mobaye, Baram-Bakié y séjourna jusqu'au 17 février, en compagnie de ses deux femmes et de son jeune fils. Le rapport²³ du lieutenant Arnould, commandant la subdivision de la Kotto au capitaine commandant la

²³ Source : Archives nationales d'outre-mer à Aix-en Provence (France), ANOM GGAEF 4 (3) D 17, 1910

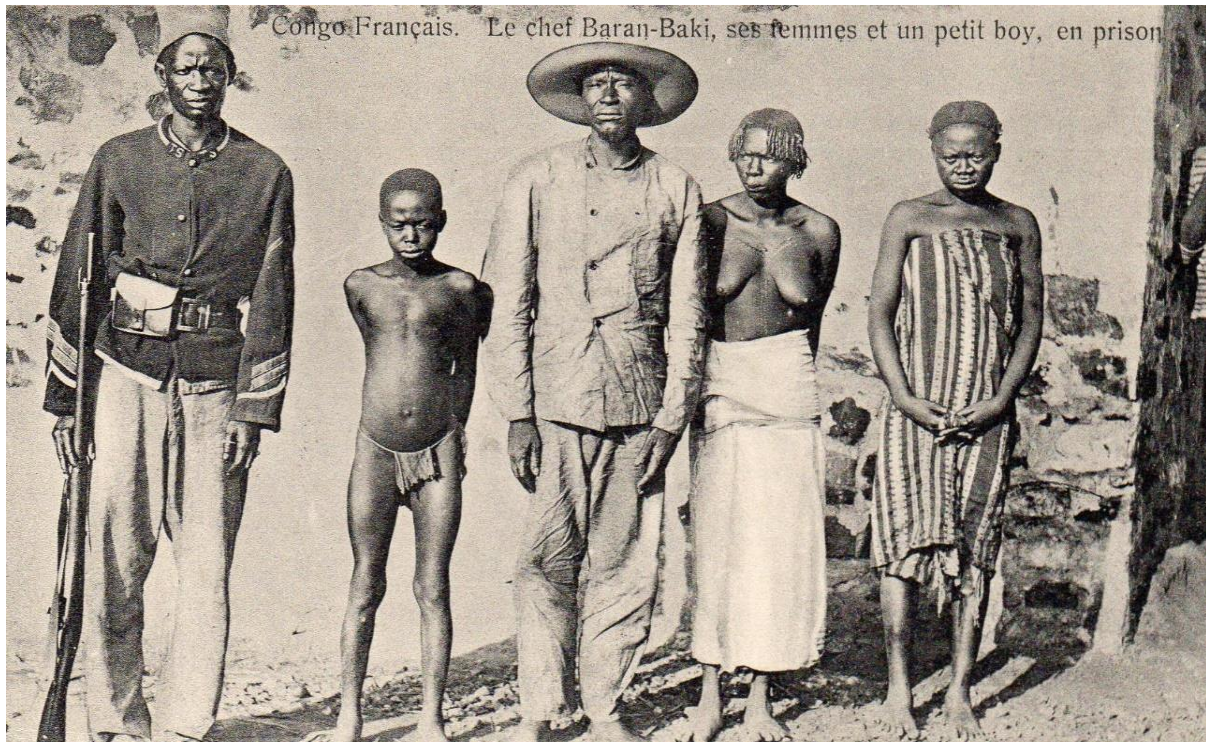
circonscription du Haut-Oubangui du 22 janvier 1909 relata avec précision les circonstances de l'arrestation de Baram-Bakié :

Baram-Bakié a été arrêté le 21 janvier à 1 heure du soir dans le poste de Bria. Le secret le plus absolu ayant été gardé jusqu'à la dernière minute au sujet de cette reddition, celle-ci n'a été qu'une simple formalité. Lorsque Baram-Bakié revenu de sa stupeur tenta de fuir, il était déjà solidement maintenu par 20 tirailleurs et les quelques hommes qui l'accompagnaient désarmés avant de se reconnaître. Baram-Bakié a quitté Bria le 22 janvier à 7h du matin, solidement enchaîné, avec une escorte de 41 tirailleurs sous les ordres de l'Adjudant Vaché et du sergent Antomarchi. Il est accompagné des femmes « Ouapi », banda du village de Conierou et « Naé », tangbago du village Malanga et de son jeune fils « Bali ». L'émotion, comme il fallait s'y attendre était considérable dans la région. La joie est profonde chez les Brias ses rivaux, l'abattement est complet chez les Vidris et parmi les anciens compagnons de Baram-Bakié [...]. Son neveu et chef de guerre « Yapendé » pleurait à chaudes larmes au moment de la séparation. [...] J'ai placé à la tête de Baram-Bakié son fils aîné Goungué, jeune homme docile et d'une vingtaine d'années qui, sous la direction du poste, sera bientôt un chef excellent et dévoué. Cette mesure a immédiatement contribué à rassurer les Vidris [...]. La question de Baram-Bakié est donc définitivement close pour la région de Bria où le calme est actuellement complet.

Baram-Bakié vaincu mais l'administration coloniale ne s'était pas empêchée de reconnaître son intrépidité et ses qualités guerrières : « Je ne puis oublier l'attitude digne de ce Chef Vidri qui avait su nous tenir en échec pendant une année et dont la résistance à N'Dahaye dans un réduit solidement organisé, avait démontré la valeur militaire de l'ennemi comme celle de nos troupes ».

L'image que nous reproduisons ci-dessous montre le Chef vidri, Baram-Bakié, et sa famille fait prisonnier à Mobaye. Selon les commentaires de Didier Carité, il s'agit d'une carte postale tirée d'une photo d'Auguste Béchaud à Mobaye en 1909. De gauche à droite : un tirailleur sénégalais probablement le gardien ; un jeune domestique « boy » (certains le considèrent comme son fils) ; Baram-Bakié lui-même ; une épouse qui possède un labret à la lèvre supérieure (élément de parure typique des Banda à l'époque, même chez certains hommes), avec des scarifications thoraciques punctiformes disposées en « Y », sa coiffure semble davantage d'un groupe Banda septentrional des confins tchadiens avec des influences baguirmiennes ; une seconde épouse avec des insertions aux nez, fréquentes aussi chez les Banda. Il remarque une forme d'eupéanisation vestimentaire chez les adultes indigènes. Il faut sans doute souligner que la colonisation a provoqué aussi une acculturation des peuples conquis tant au plan culturel que social, politique, et religieux.

Figure 3 : Photo de Baram-Bakié, et sa famille fait prisonnier à Mobaye.



Source : *Collection privée de Didier Carité*

Ce fut un grand événement dans le haut bassin : une figure de résistance Banda à la colonisation française venait de tomber. Baram-Bakié fut arrêté et acheminé à Mobaye puis transféré à Bangui où il fut détenu. Condamné à 10 ans d'exil à Libreville, il fut déporté en 1910 où il purgea sa peine. Libéré selon l'historien Kongbo Honoré (1983), Baram-Bakié revint à Bria en 1920 puis il mourut en 1925. Baram-Bakié était-il mort à Libreville ou dans son propre pays ? Des controverses et des interrogations subsistent aujourd'hui entre les chercheurs centrafricains, Kongbo Honore (1983) et Guimendego Maurice (1995), et les quelques personnes âgées détenteurs de la mémoire de ce chef vidri. Le mythe autour de sa disparition est dissipé par le point de vue du chercheur français, Didier Carité (2009) lorsqu'il soutenait que « après Mobaye, les Français avaient déporté Baram-Bakié de Bangui à Libreville au Gabon où il meurt parmi les siens mais loin de sa patrie ». Où était-il mort ? Était-il mort au Gabon ou en Oubangui-chari ? Où était-il inhumé ? L'enquête que nous avons menée auprès de certains leaders traditionnels banda bria et vidri, aucune précision n'est assortie quant au lieu de la mort et de l'inhumation de cette illustre personnalité. Cependant Maurice Guimendego et Didier Carité s'accordent sur le fait qu'il serait mort au Gabon. Cette reddition de Baram-Bakié fut accueillie comme un grand événement, mais aussi comme une grande déception dans la Haute-Kotto. La soumission de Baram-Bakié et sa condamnation à la déportation à Libreville en 1910 laissaient un champ libre à l'occupation de toute la vallée de la Kotto. Aussi sa reddition avait-elle permis aux colons français de fonder les postes administratifs de Yalinga, Bria, Ippy et Bambari. L'expansion coloniale était clairement acquise sans aucune résistance à l'instar de celle de cet illustre personnage.

9- Baram-Bakié : un personnage ambivalent dans la guerre anticoloniale

L'analyse ethno-historique du rôle de Baram-Bakié, chef rebelle des Banda vidri nous laisse entrevoir une certaine ambiguïté dans la résistance contre la colonisation française au début du XX^{ème} siècle. Baram-Bakié jouait sur plusieurs plans. Commerçant d'esclaves au départ, il avait su se frayer un chemin tout à fait particulier. Il devint en effet un « esclavagiste » et « prédateur » chevronné puisqu'il razzia même ses propres clans ainsi que les tribus alliées. A cette période (vers la fin du XIX^{ème} siècle), il faisait déjà son commerce dans le Bar-El-Ghazal pour accroître son prestige social et son autorité militaire. Très vite, il se heurta aux incursions esclavagistes en pays Banda des sultans Senoussi, Rafaï et Bangassou. Pour contrer ses adversaires déjà bien organisés politiquement et militairement, Baram-Bakié décida de jouer la tactique d'un chef unificateur des tribus bandas, qui d'ailleurs étaient fortement divisées et fragmentées. De notre hypothèse, cet appel à l'union des clans bandas que lançait Baram-Bakié, cachait au fond son projet de former un empire banda dans le centre-est oubanguien. Mais l'échec d'une coalition banda ne mit pas un terme à son projet. Au contraire, les échanges et la collaboration avec les explorateurs français notamment les compagnies coloniales, allaient désormais accroître le règne de Baram-Bakié jusqu'au jour où il fut vaincu.

Face à la colonisation française dans le bassin de la Kotto, Baram-Bakié, pourrait-on dire, jouait des rôles confus : celui d'un commerçant d'esclaves avec les sujets musulmans du Bar-El-Ghazal et de « collaborateur » crédible avec les colons français. Dans ce contexte, il devint alors un « sous-contracteur » indispensable à ses adversaires coloniaux. En raison de sa puissance militaire et de son pouvoir sur les populations alliées à sa cause, Baram-Bakié s'imposa en tant qu'un interlocuteur légitime et incontournable. Sans lui, la colonisation française n'aurait-elle pas réussi en pays banda. Ce « despote »²⁴ local savait développer une diplomatie gagnant-gagnant vis-à-vis des colons français. L'échange de l'ivoire, du caoutchouc, etc. contre armes et munitions en était une illustration.

Ce qu'il faut reconnaître aussi c'est que Baram-Bakié, chef vidri, avait dû tenir en échec militairement depuis presque 10 ans (1900-1910) la conquête française dans la région de Bria et Ippy. Bien que vaincu, Baram-Bakié était perçu et continue encore de nos jours d'être interprété par les chefs traditionnels Banda Bria-Vidri, comme le « héros de la résistance banda » dans le Haut-Oubangui. Au-delà de sa casquette de « héros », nous pouvons aussi le considérer comme un fervent rebelle anticolonialiste de son époque.

CONCLUSION

De manière générale, la résistance de Baram-Bakié s'inscrit dans un contexte de violence coloniale imposée aux populations locales dans les territoires de l'Afrique équatoriale française entre autre l'Oubangui-Chari, le Tchad, le Gabon, etc. Ces dynamiques de guerre et de résistance avaient dû coûter notamment à l'impérialisme français. Cet impérialisme fut

²⁴ En tant que chef de guerre, Baram-Bakié appliquait la violence et la terreur, pratiques qui étaient perçues comme son propre mode de gouvernement des populations sous sa domination.

Pour citer cet article : NGOUFLO J.B., « La résistance anticoloniale banda dans le bassin de la Haute Kotto en Oubangui-Chari: portrait de Baram-Bakié de 1900 à 1925 », *Annales de l'Université de Bangui*, série A, n° 12, juin 2020, www.credef-ub.org/

révélateur d'atteintes profondes à des structures sociale, politique, économique et culturelle des communautés de l'Oubangui-Chari en général et dans la région de Haute-Kotto en particulier. Cette tendance a instauré de gré ou de force l'hégémonie occidentale (langue, école, églises, etc.) et l'accaparement des ressources naturelles (ivoire, or et caoutchouc, etc.) et humaines (esclavage humain) sont fondés sur des pratiques foncièrement violentes : conquête militaire, portage, régime des compagnies concessionnaires, l'impôt de capitation, travail forcé, etc.

Par ailleurs, la colonisation a laissé ses traces d'une extrême cruauté qui a impacté sur les systèmes de pouvoirs locaux (le cas de senoussi tué par les français), l'ordre social traditionnel établi (les rituels magico-religieux que pratiquait Karnou à ses condescendants vers l'ouest de l'Oubangui-Chari). C'est pour cela que R. Nzabakomada (1986) avait savamment affirmé que :

La rencontre entre les sociétés traditionnelles et les agents de la colonisation [...] entre deux formations économiques et sociales différentes, entre deux cultures opposées, provoqua un heurt très violent. Les colonisateurs européens de la fin du XIXe et du début du XXe siècle, imbus de la supériorité de l'Europe capitaliste et impérialiste sur le reste du monde, se rendaient en Afrique et en particulier dans la cuvette congolaise, avec des idées préconçues : absence notamment de civilisation dans les sociétés africaines [...]. Ces idées érigées en dogme orientèrent l'œuvre coloniale.

Ce paradigme de pensée avait déjà fait couler beaucoup d'encre et pointait du doigt la responsabilité de l'anthropologie dans la mise en œuvre de la colonisation notamment en Afrique noire. A ce sujet, Lugard cité par Benoît de L'Estoile (1997) abordait l'intérêt que présentent les nouveaux courants de l'anthropologie pour l'administration coloniale :

L'anthropologie fonctionnelle se rend compte que le temps est depuis longtemps passé où nous pouvions considérer que les systèmes particuliers qui sont les nôtres étaient ce qu'il y a de mieux pour le monde entier : un mode de gouvernement par débats et vote à la majorité ; une justice dépendante de règles de preuve rigides, et administrée par des juristes professionnels ; une éducation adaptée seulement à la vie civilisée dans les zones tempérées ; une religion qui condamne les païens à la perdition éternelle. [...] L'administrateur, qui a découvert tout seul une grande partie de cela, se tourne vers la recherche anthropologique scientifique afin de pouvoir [...] pénétrer la pensée des indigènes et adapter l'Africain aux normes civilisées (ou adapter ces normes à sa compréhension et à ses besoins) au lieu de s'efforcer de lui imposer des institutions étrangères à sa mentalité et inadaptées à ses conditions de vie.

Ce postulat d'analyse est désormais battu en brèche car nanti de perception subjective et erronée des spécificités des sociétés locales africaines et oubanguiennes. Ce sont principalement les méfaits de la colonisation qui furent à l'origine des luttes insurrectionnelles dans la région oubanguienne, plus précisément dans la vallée de la Kotto. En faisant une analyse comparée des leaders de résistance en Oubangui-Chari (actuelle République Centrafricaine), il en ressort que Baram-Bakié est un initié de la société secrète banda « Ngakola » dès son adolescence au même titre que Karnou, qui fut aussi un initié de « Labis » chez les gbaya de la Nana Mambéré.

Ces deux personnages ont acquis durant leur initiation des « pouvoirs surnaturels²⁵ » redoutés et indiscutables. C'est à ce sujet que Raphaël Nzabakomada-Yakoma (1986 : 174) a affirmé que « le mouvement démarra à partir de certaines croyances propres aux sociétés locales et dans un univers où la croyance en la magie, en des hommes doués de pouvoirs surnaturels, chargés de sauver les autres et capables de conduire victorieusement les guerres grâce à leurs dons, était vivace ». S'agissant de leur montée en puissance militaire, Baram-Bakié avait procédé à des séries de razzias des groupes alliés à son pouvoir. Or Karnou, pour sa part, faisait accroître son influence grâce à la solidarité et à la mobilisation de différentes tribus gbaya.

Nous partageons le point de vue de Nzabakomada-Yakoma qui évoque le fait que le mouvement de résistance de Karnou n'avait pas d'assise religieuse. Ce qui est le même cas de Baram-Bakié qui malgré l'influence de la culture des esclavagistes arabes a su rester ancré dans les croyances banda vidri. Il avait la connaissance parfaite de la langue arabe ainsi que leur mode d'habitation (le zériba). Mais Baram-Bakié puisa ses forces dans les valeurs ancestrales acquises lors de son initiation à Ngakola. Si les deux résistants n'ont pas de « substratum religieux », le sultan Senoussi, quant à lui, revendiqua son appartenance à l'islam. Les français le soupçonnaient d'être un adepte d'une confrérie dénommée « sanûsiyya ²⁶» (Simiti, 2013 :111, 117).

La particularité de la résistance de Baram-Bakié réside dans le fait qu'il avait procédé consciemment à des razzias de ses propres clans banda avant de lancer la lutte anticoloniale. En plus de la stratégie d'unification des tribus banda de la Haute-Kotto, celui-ci avait voulu mettre en place une organisation politique banda forte contre l'implantation des compagnies concessionnaires et la conquête militaire française ainsi que la terreur du système colonial de son époque. Qu'il soit « héros » ou un « banda warlords » (Cordell : 356), Baram-Bakié fut l'un des précurseurs de la lutte anticoloniale voire de l'indépendance de l'Oubangui-Chari. Nous regrettons qu'un tel vaillant fils du pays oubanguien n'ait pas fait l'objet d'une attention particulière, ne fut-ce que l'Etat puisse construire un monument en sa mémoire au niveau de la capitale centrafricaine ou dans la ville de Bria, lieu de son origine.

Références bibliographiques

- Brégeon Jean-Joël, 1998, *Un rêve d'Afrique. Administrateurs en Oubangui-Chari. Le cendrillon de l'Empire*, Paris, Editions Denoël ;
- Carité Didier, « Centenaire de la mort d'Auguste Bechaud (1912-2012) », *I&M*, Bulletin numéro 34 ;
- Ceriana Mayneri Andrea, 2014, *Sorcellerie et prophétisme en Centrafrique. L'imaginaire de la dépossession en pays Banda*, Paris, Karthala ;
- Cordell Dennis, 1986, « Warlords and Enslavement : A sample of slave Traders from Eastern Ubangu-Shari, 1870-1920, in Lovejoy P. E. (ed), *Africans in Bondage : Studies*

²⁵ Selon l'informateur Maurice Balékouzou, actuel Maire de la région de Bria, Baram-Bakié était capable de se métamorphoser en un lion ou en des abeilles pour affronter l'ennemi.

²⁶ Ce mouvement religieux à caractère islamique avait été fondé par un Algérien Muhammad b Ali al-Sânusi vers 1830.

- in Slavery and the Slave Trade*, Madison, African Studies Program-University of Wisconsin Press, pp 335-365 ;
- Coquery-Vidrovitch C., 2014, *Le rapport Brazza. Mission d'enquête du Congo : rapport et documents (1905-1907)*, Neuvy-en-Champagne, Ed. Le passager clandestin.
 - De Bayle des Hermens R., « Mission de recherches préhistoriques en République Centrafricaine. Note préliminaire », *Bulletin de la Société préhistorique française. Études et travaux*, tome 63, n° 3, 1966, pp. 651-666 ;
 - De Dampierre Eric, 1967, *Un ancien royaume Bandia du Haut-Oubangui*, Paris, Editions Librairie Plon ;
 - Denis M.-E. et R. Viraud, 1931, *Histoire militaire de l'Afrique Equatoriale Française*, Paris, Imprimerie Nationale ;
 - Guiméndego Maurice, 1995, « Les populations du Centre-Est de l'Oubangui-Chari (actuelle Centrafrique) face à l'implantation coloniale française 1900-1945. Contribution à l'étude des résistances anticoloniales », Thèse de doctorat d'Histoire et civilisations, Année 1995-1996, Paris, Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales ;
 - Kalck Pierre, 1974, *Histoire de la République Centrafricaine: des origines préhistoriques à nos jours*, Paris, Editions Berger-Levrault ;
 - Kalck Pierre, 1992, *Histoire centrafricaine, des origines à 1966*, Paris, ed. L'Harmattan ;
 - Kongbo Honoré, 1984, « Baram-Bakié, Héros de la résistance Banda face à la pénétration française 1900-1925 », Mémoire de maîtrise d'Histoire, Année académique 1983-1984, Université de Bangui ;
 - L'Estoile (de) B., 1997, « Au nom des "vrais Africains". L'hostilité à l'anthropologie des élites africaines scolarisées (1930-1950) », *Terrain*, n° 28, pp. 87-102 ;
 - Le capitaine Devaux, 1913, *Deux ans dans le Haut Oubangui*, Vichy, Imp. P. Vexenat ;
 - Prins Pierre, 2013, *Une histoire inconnue de l'Afrique Centrale 1895-1899*, Tome 1, Paris, Editions du CTHS ;
 - Bonnain-Moerdijk Rolande, 1972, La colonisation, « force externe », in *Revue Tiers-monde, Modernisation et « espaces dérivés »*, TomeXIII, n°50, 459p ;
 - Révérend Père Daigre, 1931-1932, « Les Banda de l'Oubangui-Chari (Afrique Equatoriale Française) », *Anthropos* n° 26, pp. 647-695 et n° 27, pp. 151-181 ;
 - Révérend Père Tisserant Charles, 1955, *Ce que j'ai connu de l'esclavage en Oubangui-Chari*, Paris, Société antiesclavagiste de France ;
 - Simiti Bernard, 2013, *Le Dar El Kouti : Empire oubanguien de Senoussi*, Paris, L'Harmattan,
 - Vergiat A. M. 1981, *Les rites secrets des primitifs de l'Oubangui*, Paris, L'Harmattan.